

Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal Escape and survival strategies of homeless youth in Montréal

Marguerite-Michelle Côté

Volume 14, numéro 2, novembre 1989

Pauvreté et santé mentale (1) et À propos des patients agressifs (2)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031524ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031524ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, M.-M. (1989). Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal. *Santé mentale au Québec*, 14(2), 150–157. <https://doi.org/10.7202/031524ar>

Résumé de l'article

Le phénomène des jeunes de la rue est international et historique. Il touche toutes les classes sociales, autant les filles que les garçons et apparaît même dans un climat normatif rigide. À Montréal, l'étude s'appuie sur des techniques d'enquête ethnographique. L'article s'intéresse aux stratégies de survie des jeunes de la rue. Ces jeunes modèlent leurs relations sur les bases de leur expérience dans leur famille. La violence, l'abandon et la fuite s'expriment à travers des rapports d'approvisionnement, des relations discontinues, des faux-semblant et d'éternelles situations de départ.

Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal

*Marguerite-Michelle Côté**

Le phénomène des jeunes de la rue est international et historique. Il touche toutes les classes sociales, autant les filles que les garçons et apparaît même dans un climat normatif rigide. À Montréal, l'étude s'appuie sur des techniques d'enquête ethnographique. L'article s'intéresse aux stratégies de survie des jeunes de la rue. Ces jeunes modèlent leurs relations sur les bases de leur expérience dans leur famille. La violence, l'abandon et la fuite s'expriment à travers des rapports d'approvisionnement, des relations discontinues, des faux-semblant et d'éternelles situations de départ.

Problématique

Le phénomène des jeunes de la rue est international. L'UNICEF estime leur nombre à 70 millions dans le monde, dont 10 millions sont «moralement abandonnés» dans les pays industrialisés (UNICEF, 1984). Nous ne savons pas combien Montréal en compte. Les différentes estimations faites par le Département de la Protection de la Jeunesse (DPJ), le ministère de la Justice et les intervenants de première ligne oscillent entre 5 000 et 50 000 jeunes sans-abri.

Leur présence dans les pays développés est souvent expliquée par l'instabilité des «nouvelles» familles, le chômage, la permissivité et la révolte de la jeunesse contre les valeurs traditionnelles. Pourtant, au Québec comme ailleurs, le phénomène n'est pas récent. À Montréal, la situation des enfants de la rue est un sujet de préoccupation depuis le début de la colonie. Elle s'est modifiée, de génération en génération, selon le contexte social et culturel. Elle touche toutes les classes sociales, autant les filles que les garçons, et apparaît même dans un climat normatif rigide (Côté, 1988).

Il est important, lorsque nous réfléchissons à ce problème, de garder en mémoire que le phénomène des jeunes de la rue tel qu'il se présente aujourd'hui s'inscrit dans un contexte culturel contemporain mais aussi historique. C'est une façon de poser le problème en le mettant en perspective. C'est aussi,

pour Bibeau, une partie intégrante d'un cadre global d'interprétation, comme le contexte historique et social l'est pour Foucault, Bourdieu, Dumont et Deleuze (Bibeau, 1987).

D'après les études contemporaines et les études historiques sur les fugueurs, ni la classe sociale, ni l'état matrimonial des parents, ni la position ou le nombre d'enfants dans la famille ne semblent jouer un rôle déterminant dans la genèse du jeune de la rue (Lord et Messier, 1985). C'est une situation complexe, un véritable noeud gordien fait d'abandon, de négligence, de violence psychologique souvent physique et sexuelle qui caractérise l'enfance de ces jeunes (Lami, 1983; Sainte-Mechtilde, 1946).

L'enfant ou le jeune qui fait face à la violence dans le milieu familial fait face à la violence dans le milieu social et y répond dans le contexte de ses rapports avec les autres et, d'autre part, par l'aspect contradictoire de certaines normes: «Tu dois fuir une situation violente» et «tu dois rester chez tes parents», «tu es un enfant à protéger» et «tu es un adolescent responsable», etc. Gaulejac (1979), dans une étude menée en France, parle même de double contrainte.

De plus, l'ambiguïté du statut juridique de l'enfant ou du jeune et celle des définitions sociologiques et médicales des concepts d'adolescence et de délinquance, place souvent celui-ci dans des situations d'incohérence.

Les jeunes répondent à cette violence. Il est clair pour les auteurs que j'ai choisis que l'acte violent est un message, une façon de communiquer qui

* L'auteure, Ph.D., est chercheuse à l'IRSST.

s'apprend dès le plus jeune âge. La violence n'est pas sans objet : les cibles sont des immeubles, des lieux, des individus qui ont un rapport avec l'ordre, le pouvoir institutionnel, l'autorité et les moyens de communication. En agressant le sujet dans son prestige, son pouvoir, sa fonction, son image sociale, c'est l'ensemble des rapports sociaux qui est en cause (Selosse, 1979).

Les jeunes peuvent briser et frapper, mais leur violence peut s'exprimer par la négation : l'arrogance et le non-agir, l'apparence du «ne rien faire», la résistance passive. Ils peuvent aussi chercher à se soustraire en fuyant ou en détruisant la source de la violence localisée dans l'autre (ce sera le meurtre) ou localisée dans soi (ce sera le suicide). Le suicide est une erreur d'objet, nous dit Leclaire (1975). La violence, c'est aussi «détruire tout ce qui vous empêche d'exister, d'être soi-même, au prix de la mort des autres ou de sa propre mort» (Gaulejac, 1979). Ces jeunes peuvent aussi se réfugier dans un comportement schizoïde.

La recherche a étudié spécifiquement la situation des jeunes qui ont fui le domicile de leurs parents, leur foyer d'accueil ou le centre d'hébergement. Ils vivent principalement à Montréal sans domicile fixe. Ils ont rarement moins de 14 ans et pas plus de 25 ans. Leurs relations avec la famille sont superficielles, occasionnelles ou inexistantes. La question principale qui est posée dans cette recherche concerne leur survie et leur subsistance sur la base de leur passé empreint de violence.

Au début de leur errance, les jeunes ont à apprendre les codes de la vie de rue, à s'intégrer à un nouveau mode de vie, à se faire accepter dans le milieu et à développer des stratégies de survie. Pour connaître ces stratégies, nous avons eu à développer une méthodologie qui tient compte de l'histoire individuelle et collective des jeunes de la rue.

Méthodologie

Nous n'avons pas utilisé de techniques d'enquête statistique, et ce pour deux raisons : premièrement, le contexte de vie des jeunes de la rue ne permettait pas d'appliquer un questionnaire utilisable statistiquement et, deuxièmement, il était impossible de déterminer de façon satisfaisante le nombre des individus concernés par l'étude et d'établir un échantillonnage représentatif.

L'échantillonnage est donc aléatoire, et est du même type que celui de Becker dans son étude sur les fumeurs de marijuana. Ce n'est pas un choix idéologique. Il est imposé par la nature même de l'enquête, car «il serait impossible de tirer un échantillon au hasard puisque personne ne connaît l'univers dont il faudrait l'extraire» (Becker, 1985). Cet échantillon aléatoire a été obtenu par tâtonnements jusqu'à ce qu'il y ait redondance de l'information ou jusqu'à ce que les situations décrites dans les rencontres soient confirmées.

Comment aborder cette réalité d'une population nomade et d'un nomadisme plus individuel que collectif? Dans une réalité où le récit de vie est toujours mis en doute par le présupposé d'interprétation fautive du sujet ou du chercheur, d'un état de crise qui rend confus, de souffrances tellement vives qu'on «ne veut pas parler de ça», «mes parents, je ne veux pas en parler, ça se voit pas», quel sens donner au silence?

Comme plusieurs auteurs, nous avons privilégié l'observation participante et l'entrevue en profondeur. Vingt entrevues avec des jeunes ont été effectuées et plus de cinquante personnes directement reliées à ces jeunes ont été rejointes dans le but de cerner la situation individuelle, familiale et sociale. À ce nombre s'ajoutent des jeunes rencontrés en groupe, des ex-jeunes de la rue, des informateurs, des intervenants et des policiers.

L'observation directe, l'entretien non directif et les discussions de groupe sont des moyens privilégiés pour «mesurer le caractère multidimensionnel de toute réalité sociale» (Gibbal et al., 1983). D'autre part, le développement d'une écoute permettant «le surgissement d'une parole, d'un désir, quand les situations objectives imposent le silence, la répression ou les actes manqués» (Gibbal et al., 1983, 23) est de la première importance lorsque le sujet implique l'investigation de comportements illicites.

Agar, dans une étude sur les héroïnomanes, a souligné l'importance de l'observation dans la description de la vie de rue :

«With the usual ethnographic attitude, my orientation was «I don't care what you are doing ; just let me hang around and watch.» My position made me receptive to a favorable description of street life, and that is what I got.» (Agar, 1977, 150).

Il est clair que cette situation d'observation participante implique la collecte de données verbales et non verbales, c'est-à-dire tirées de l'observation elle-même.

De plus, l'ethnologue doit prendre soin d'occuper la position la plus acceptable et la plus discrète pour les gens qu'il veut atteindre. Sinon, il risque de voir apparaître des effets iatrogènes qui vont nuire à la qualité de ses données. Dans le cas qui nous occupe, ces effets peuvent apparaître lorsque l'intervieweur utilise un magnétophone, demande aux personnes rencontrées leur identité, donne un rendez-vous ferme, reçoit dans un bureau semblable à celui d'une université, porte des vêtements trop conservateurs ou un sarrau blanc, établit un rapport dominant-subalterne, manque de transparence, ne devine pas quand il lui faut partir, pose des questions niaiseuses ou insinuantes, et a peur.

L'entretien non directif

C'est la partie la plus difficile du travail sur le terrain. Il faut se rappeler que les jeunes de la rue ont rarement ou occasionnellement un domicile et ont des besoins qui ne connaissent pas les agendas. Il peut arriver qu'ils ne soient pas en état de faire l'entrevue ou bien qu'ils changent les règles du jeu (une rencontre prévue en groupe se transforme en rencontre privée et vice versa). Lorsque l'on fait un travail de terrain avec les jeunes de la rue, il faut saisir les occasions lorsqu'elles se présentent. Il faut aussi savoir attendre.

Il y a une histoire différente pour chaque entretien, une histoire du contexte de la rencontre, souvent des informations fournies par un membre de la famille, une connaissance ou un service médical, et le récit de vie. C'est ce que Hannerz a appelé des «règles de complétude dans le recueil des données».

«Il nous faudra également être attentifs à tous les obstacles et à toutes les déformations liées à des histoires de vie rétrospectives et voir si l'on ne peut pas les corriger – en se servant, par exemple, de sources d'informations latérales.» (Hannerz, 1983, 382).

En ce qui nous concerne, nous privilégions l'interprétation que le jeune fait de son histoire, puisque c'est celle-ci qui soutient sa réalité. La rencontre a toujours lieu dans un endroit familier et en tête à tête.

Au moment de l'entretien, je note en premier le vêtement, le ou les lieux de la rencontre, les attitudes et signes corporels. Je commence toujours par l'histoire récente. La discussion est reportée dans un cahier «terrain». Dans le but d'avoir une certaine homogénéité dans le type d'informations recueillies, un guide d'entretien a été préparé et mémorisé. La forme narrative du discours n'est pas de type formel comme dans le guide d'entretien. Elle est basée sur la connaissance du vocabulaire et des idiomes du milieu. Le mode de communication tend à créer un climat propice à la confiance.

Certains de ces jeunes verbalisent beaucoup et intellectualisent leur vie de rue dans un discours à caractère philosophique. D'autres sont en état de crise et ne sont pas des interlocuteurs valables pour un entretien approfondi. D'autres encore parlent peu ou répondent par une série d'onomatopées; c'est souvent le cas lorsque la chose à dire fait mal. Ces situations mettent à l'épreuve la flexibilité du chercheur. Le temps joue généralement en faveur de celui-ci. Ces rencontres sont des occasions de ramasser des informations générales sur les lieux et les habitudes de vie.

L'observation participante

L'observation participante a lieu dans le cadre d'entrevues en groupe ou en observation libre. Travailler sur le terrain dans une grande ville occidentale comme Montréal requiert une approche particulière. En effet, il faut avoir accès à un vaste réseau de services, d'usagers et de groupes de pairs. Il a été efficace de mener de front plusieurs types d'enquêtes sur le terrain: séminaire de formation, rencontres avec des intervenants de première, deuxième et troisième ligne, visites de quartiers avec des informateurs, travail en milieu carcéral et rencontres avec les policiers du centre-ville.

Les situations de groupe permettent d'être témoin de scènes de la vie quotidienne et de saisir le type de relations qui existent entre les individus. Aussi fidèlement que possible, tout doit être retranscrit dans un journal. Les données non verbales sont toujours notées.

Il y a plusieurs types de rencontres en groupe dans ce cadre:

- Les scènes de la vie quotidienne où le jeune est vu en situation avec d'autres jeunes, animateurs, intervenants ou autres adultes.

- Une situation de groupe programmée dans le cadre d'un cours, comme ceux qui sont donnés en milieu carcéral.
- Une situation de groupe non programmée, dans le cadre d'une expérience commune comme celle de la vie du groupe universitaire à l'Établissement Archambault ou encore celle du programme des mères adolescentes du Y' des femmes.
- Une situation de groupe programmée où le jeune est en position hiérarchique dévalorisée, par exemple lorsqu'il est devant un comité de libérations conditionnelles.
- Une situation de groupe programmée où le jeune est en position hiérarchique valorisée, par exemple lors d'un témoignage devant un groupe d'écoliers «à gros problèmes».
- Une situation de groupe où les jeunes sont absents : rencontres avec les policiers et des intervenants.

Il y a eu aussi quelques visites «guidées» de Montréal avec deux informateurs connus à l'Établissement Archambault, une avec Hélène dans des bars du centre-ville et d'autres avec des policiers. Hélène n'a jamais expérimenté la vie de rue, mais elle a eu son «trip» de bars, comme elle dit. Elle vit présentement avec un «ex-jeune de rue». Plusieurs fois, j'ai eu l'occasion de regarder le centre-ville à travers ses commentaires ou par le biais d'activités de patrouille avec des policiers.

Avec Pierre, j'ai vu les lieux où les jeunes font de la prostitution, les quartiers où ils habitent, les arcades, une brasserie et un centre pour mineurs (le Mont St-Antoine). J'ai rencontré sa mère, sa tante et certains de ses amis.

Avec Benoît, j'ai visité l'école Jeanne Leber de Pointe St-Charles, c'est le quartier de son enfance. Nous avons rendu visite à sa tante et à sa nièce de 3 ans, où était son frère. Puis nous sommes allés au Mont St-Antoine rencontrer «son» animateur; Benoît a vécu en placement pendant plusieurs années. Nous avons aussi visité la maison de transition où il habitait au moment de notre rencontre; cela a été l'occasion d'un entretien avec la monitrice-directrice sur des questions générales concernant les jeunes de la rue.

Le programme des mères adolescentes du Y' des femmes (YWCA), auquel participaient 52 jeunes femmes (elles sont plus de 80 aujourd'hui), m'a per-

mis de me familiariser avec un autre aspect de la vie montréalaise. Ce programme ne s'adresse pas spécifiquement aux jeunes de la rue, mais certaines de ces mères ont fait cette expérience. Il s'agit cependant d'une expérience passée, puisque la naissance d'un enfant a changé les règles du jeu dans leurs cas avec l'augmentation substantielle des prestations d'aide sociale. C'est à ce cours que j'ai rencontré Désirée âgée de 22 ans et dont le fils avait 18 mois. Elle a vécu une longue expérience de rue après avoir connu adoption, foyer d'accueil, centre d'hébergement, prison, drogue et danse. Elle est devenue une informatrice efficace et m'a permis d'obtenir plusieurs photographies de jeunes.

Michel Lebel, un des responsables de la sécurité du métro, m'a fait «voir» ou plutôt m'a appris à regarder le souterrain montréalais. Puis, seule, je me suis promenée dans le métro, à l'arcade de la station Atwater, rue Sainte-Catherine, rue Saint-Denis et au Faubourg-à-M'lasse (Hochelaga-Maisonneuve).

C'est en marchant dans ces quartiers que j'ai noté la majorité des informations non verbales sur l'utilisation de l'espace urbain et sur l'expression corporelle. Les photographies m'ont permis de revoir certains détails qui échappent à la première observation et d'approfondir mon analyse. Plusieurs de ces clichés ont été pris par des jeunes du programme des mères adolescentes. Leur participation active à mon «livre» m'a permis de découvrir certains aspects des relations sociales tissées entre elles, de consolider mes rapports avec elles et de m'introduire plus avant dans le milieu.

Ces activités de terrain, ces entrevues approfondies et la revue de la littérature constituent le corpus de données nécessaire à l'analyse des stratégies de survie des jeunes de la rue.

Stratégies de survie

Au début de son errance, le jeune apprendra, à ses dépens, les codes de la vie de rue. Il aura à s'intégrer à un nouveau mode de vie, se faire accepter dans le milieu et y trouver son identité.

Les stratégies de survie décrites concernent les moyens utilisés pour se procurer un endroit pour dormir, de quoi manger, des vêtements et de la drogue. Elles visent aussi les rapports sociaux qui en originent ou en découlent.

Les rapports d'approvisionnement

La vie de rue favorise les rencontres brèves où prédominent les rapports relatifs à l'approvisionnement avec des gens rencontrés au hasard, ou les services. Ces liens sont une forme très caractéristique de rapports entre étrangers dans la ville. Ils ont été définis par Ulf Hannerz comme :

«les rapports par lesquels les individus offrent à d'autres individus des biens et des services, ou encore exercent sur eux une coercition ou manipulent leur conscience et tirent ainsi de ce rapport tout ou partie de leurs propres moyens d'existence.» (Hannerz, 1983, 137).

C'est en établissant un rapport relatif à l'approvisionnement que les jeunes trouveront de la nourriture et un coin pour dormir, éventuellement un vêtement ou des services.

«J'allais garder et souvent la femme me laissait coucher là.»

«Tu veux me déposer au... Je connais la concierge. Elle va me laisser dormir là.»

«Tiens, on va aller en face. Si T. travaille aujourd'hui, il va nous donner un cornet de crème glacée.»

Quand c'est possible, plusieurs travaillent au noir ou ont de petits contrats: lavage de murs, de planchers et de voiture, distribution de circulaires, récupération de métaux, service dans un snack bar, livraison, gardiennage, ramassage d'ordures, etc.

Lorsqu'il y a un problème grave de toxicomanie, les stratégies vont changer pour aboutir au vcl, au travail comme danseuse nue, à la prostitution, au trafic de drogues. Ces stratégies sont utilisées séparément, alternativement ou simultanément. Le «pimp» et le «pusher» sont souvent des personnes différentes; toutefois ces rôles peuvent être tenus par la même personne. Par exemple, un ou une fournisseur d'une piquerie peut fournir à la fois la drogue et les clients pour la prostitution. Il ou elle comptabilise les entrées et les dépenses. À la fin de sa nuit, le toxicomane part avec quelques dollars.

En même temps, la piquerie offre une «surveillance contre l'overdose» qui est souvent vu comme une menace, comme un spectre :

«J'ai demandé à mon amie quoi faire si elle fait une overdose. C'est pas beau une overdose. J'ai vu deux filles en faire aujourd'hui. Il faut mettre de la glace dans le cou et parler. Si ça ne mar-

che pas, il faut mettre de la glace dans le vagin parce que le vagin c'est très sensible et que ça réveille. J'ai peur. Je ne sais plus quoi faire. Pourquoi faut-il que je souffre autant?»

Ces paroles sont celle d'une cocaïnomane. Au moment de la rencontre, elle ne pesait pas plus de 40 kilos. Les plis de ses coudes étaient couverts de cicatrices et de plaies, et ses chevilles pleines de bleus. Lorsqu'elle s'est présentée à l'urgence d'un hôpital montréalais, on l'a mise à la porte. J'en ai été témoin. «Elle est incurable», a-t-on dit.

Environ la moitié des jeunes connaissent cette situation de «marche ou crève», et iront à l'extrême limite de la vie et de la mort. D'après les statistiques du milieu, 60% de ceux-ci la dépasseront et mourront de mort violente. Se sentir à la limite est d'ailleurs une des caractéristiques essentielles de la vie de rue: limite de la légalité, limite du droit de propriété, limite du corps.

Chaque jour, le jeune de la rue doit évaluer sa situation et en tirer partie. Le succès est inégal, évidemment. C'est l'insuccès qui le pousse vers les différents services sociaux. Dans un contexte de survie, vivre un jour à la fois est impératif et ne doit pas, à notre avis, être confondu avec une quelconque philosophie du «no future».

Les rapports sociaux et amoureux

L'existence d'un véritable phénomène de gang parmi les jeunes de la rue n'a pas été confirmée par cette étude. Il y a, par contre, un genre d'association de durée plus ou moins longue qui se caractérise par l'alternance de périodes d'absence et de retrouvailles, aussi bien dans les rapports sociaux que dans les rapports amoureux. Dans cet univers, chacun est responsable de lui-même, à l'exception de périodes courtes et provisoires. Quelqu'un qui cherche un rapport de dépendance (sociale ou amoureuse) ne peut pas rester et survivre dans ce milieu et s'expose à être abusé.

«Moé, j'impose pas.» «Je m'efface.» «Je fais mes affaires, les autres...»

Ces rapports discontinus correspondent à une réalité où la séparation est parfois inévitable: emprisonnement, cure de désintoxication, voyage. Il est difficile de se donner un rendez-vous, de s'écrire, de se téléphoner quand on n'a pas de domicile fixe.

Dans les rapports discontinus, l'abandon et la fuite sont socialisés. Il y aussi des solitaires incapables de maintenir une relation interpersonnelle (Golberg, 1972).

Dans les cas extrêmes, la fréquence de l'abandon et de la violence par les jeunes de la rue aboutit à l'exclusion d'un rapport amoureux «normal» pour la société centrale et à la normalisation d'un lien discontinu banalisant le rapport sexuel. Pour ceux qui ont été victimes de violence sexuelle, la résistance est encore plus grande. Désirer est troublant, parce que le désir sous-entend l'attachement. Le désir sexuel doit être éliminé. Alors on fait vite, pour s'en débarrasser. Parce que «s'attacher», aimer, c'est aussi être dépendant, donner du pouvoir à l'autre, se rendre vulnérable. Et dans l'univers de la rue, «il ne faut jamais être vulnérable». Se sentir vulnérable c'est donner prise à un rapport domination-soumission. Ce qui fait passer le rapport amoureux normalisé pour la société dans la sphère de l'interdit pour les jeunes de la rue, puisque le modèle des interdits porte sur des gestes provoquant un malheur en cas de transgression (Smith, 1979).

Le faux-semblant

«Il existe une classe importante de stigmates, tels ceux des prostituées, des voleurs, des homosexuels, des mendiants et des drogués, qui obligent leurs porteurs à dissimuler soigneusement devant une certaine catégorie de personnes, les policiers, tout en se révélant systématiquement à d'autres, les clients.» (Goffman, 1975)

L'utilisation du faux-semblant est un autre aspect important des rapports sociaux des jeunes de la rue. Le faux-semblant est aussi essentiel à la vie de rue dans la mesure où il est essentiel de ne pas laisser voir sa peur, sa tristesse, sa vulnérabilité ou ses conditions d'existence. «Il ne faut jamais avoir l'air vulnérable». «Never look a runaway». «Moé je connais quelqu'un...» «Dis-le donc que tu parles de toé».

Il ne faut pas, non plus, paraître son âge si on a 14 ans et qu'on utilise des faux papiers pour travailler. En effet, il est interdit à un mineur de moins de 16 ans de vivre sans la tutelle de ses parents, d'un tuteur ou d'une tutrice, d'une famille ou d'un centre d'accueil. Tout comme il lui est interdit de vivre et de travailler de façon indépendante. S'il le fait, il risque d'être criminalisé. Or, les services d'aide

ne suffisent pas à la demande et, de plus, la famille d'accueil ou le centre d'hébergement ne représente pas toujours une solution acceptable pour le jeune.

Il ne faut pas, non plus, avoir l'air d'un fugueur parce que la police vérifiera son statut. Il ne faut pas avoir l'air de faire de la prostitution, parce qu'à Montréal elle est interdite. Il ne faut pas avoir l'air d'avoir une amie et une «job» quand on est punk et qu'on peut avoir besoin de dormir dans un squat.

Le faux-semblant est essentiel à la stratégie de survie mais il comporte le risque d'être découvert. On s'expose donc au chantage et au discrédit :

«Ce sont tous des menteurs, des manipulateurs».

L'espace et le temps

Les jeunes de la rue doivent aussi intégrer une certaine façon de percevoir l'espace et le temps. Ils n'ont pas d'espace à eux. Ils sont presque toujours en violation de l'espace de quelqu'un d'autre ou de l'espace public. Ils vivent dans un «no man's land» à la limite de l'appropriation et de l'évincement.

Ce cadre de vie est composé de trottoirs, boutiques, vitrines, bars, ruelles, immeubles désaffectés, métro, urgences d'hôpitaux, bureaux des services sociaux, centres d'hébergement ou de détention, appartements d'occasion, piqueries, etc. qui ont leurs odeurs et leur atmosphère.

L'infrastructure du centre-ville sous-entend la présence d'un grand nombre de personnes : les professionnels, les commerçants et une vaste population flottante en mouvement perpétuel. La communauté urbaine de Montréal compte environ 2,8 millions de personnes. Nous pouvons estimer sans trop d'erreurs qu'un million d'entre elles passeront dans le centre-ville à un moment où à un autre de la journée, soit pour accéder au réseau routier, soit pour fournir ou se procurer un bien ou un service.

Toute cette activité génère des services connexes : bars, restaurants, petits commerçants voulant profiter de cet achalandage. Ils ne sont pas les seuls, la majorité des activités criminelles se concentrent dans le centre-ville. Réseau de trafiquants de drogues, voleurs, prostitués et nomades urbains espèrent y trouver leur compte en bénéficiant à la fois de l'achalandage, des résidus et de l'anonymat.

Les toilettes de certains restaurants et bars sont aussi des lieux de forte activité : négociation d'un

recel, vente et consommation de drogue, prostitution, lavage, shampoing, maquillage, graffiti, etc... La durée de ces usages particuliers de lieux publics et l'utilisation même de ces lieux sont liées aux contraintes du milieu et à l'efficacité policière.

Le centre-ville de Montréal occupe aussi l'espace souterrain qu'est le métro. Le métro, c'est 57,5 kilomètres de rails, 60 stations et 700,000 personnes qui circulent durant les 21 heures d'exploitation. Il est connu comme étant une véritable ville souterraine, en symbiose avec les activités de surface.

La relation des individus à l'environnement est le résultat d'interactions complexes entre culture, environnement physique et perceptions. Le jeu est instable dans un espace lui-même instable, continuellement renouvelé. Les limites sont floues. S'appropriier un espace et le faire sien n'est pas une évidence et certainement pas pour un nomade. Il n'y a pas de rupture réelle entre le dehors et le dedans, le public et le privé.

À ces éléments clés de l'espace comme décor signifiant s'ajoute le temps. Le temps, au sens de la durée, du rythme et des séquences de la vie au fil des jours, des saisons et des années, est défini par la culture. Le jeune de la rue, plus que tout autre, ne peut assimiler la «substance temporelle» définie par sa culture. C'est sa propre bio-rythmie qu'il suit. Il dort quand c'est possible et vit indifféremment le jour et la nuit sans séquences programmées. Les jeunes de la rue sont errants et non pas itinérants. À la question «Quelle est pour toi une journée typique?», les réponses obtenues sont: «Je n'ai pas de journée typique», «il ne faut pas résister à la vie. Il faut se laisser couler (aller)», etc. La route (c'est-à-dire le fait d'être en déplacement constant) devient le cadre de vie et non une chose contre laquelle on lutte. Ces jeunes évitent de penser à la route mais il y a un revers à cet évitement, celui d'un esprit libre. Libre pour créer des mondes, libre pour un imaginaire situé hors de la réalité culturelle.

La souffrance de l'esprit est devenue une souffrance du corps: rupture des rythmes de veille et de sommeil, des repas et des rapports sexuels. Le corps s'use.

Les témoignages de ceux qui ont expérimenté ce transfert de la souffrance de l'esprit dans une souffrance du corps pour libérer l'esprit dans l'extase sont nombreux et éloquents. Je pense, entre autres,

à celui de Roselyne Chenu intitulé: *Au milieu de nulle part* (1979).

Au bout d'un certain temps, cette extase qu'apporte la solitude de la route fait place au vertige, ce que Chenu appelle «une sorte d'absence de désir» devant toute chose. C'est le vide. Mais comment faire lorsque l'expérience est longue et douloureuse? Une des stratégies est d'éviter de la situer dans le futur: il faut la vivre instant par instant. C'est une question de survie: survivre à une situation désespérante ou à une longue sentence en milieu carcéral, par exemple.

Le spectacle est saisissant pour ceux qui veulent faire durer la vie le plus longtemps possible ou dont l'action vise à contrôler l'échéance de la mort.

Conclusion

Ces quelques pages visaient à donner les grandes lignes d'une réflexion sur une des questions essentielles posées par le phénomène des jeunes de la rue: comment survivent-ils?

En résumé, nous pouvons dire qu'à travers les efforts qu'ils font pour s'intégrer au monde de la rue et à travers leurs rapports avec la société, les jeunes modèlent leurs relations sur les bases de leur expérience dans la famille. La violence, l'abandon et la fuite s'expriment à travers des rapports relatifs à l'approvisionnement, des relations discontinues, du faux-semblant et d'éternels départs.

D'autre part, dans une société sédentaire, le nomade n'a pas d'espace à lui. Ces jeunes occupent un «no man's land». Ils sont nés dans une famille où il n'y avait pas de place pour eux et ils vivent dans un espace physique et social d'où ils sont irrémédiablement évincés. La route devient le cadre de vie et non obstacle contre lequel ils luttent.

Les solutions aux problèmes posés par ces jeunes passent nécessairement par deux approches: la prévention et l'intervention. La prévention s'adresse d'abord aux parents (les mères en particulier) et aux enfants par des programmes qui visent à les sortir de l'isolement et à corriger des comportements inappropriés. Par exemple, le programme TAMS du Y des femmes qui s'adresse spécifiquement aux mères adolescentes ou le modèle de «La maison verte» de Françoise Dolto.

Prévenir, c'est aussi intervenir le plus rapidement possible pour limiter les risques de chronicisation.

Les modalités de la prévention et de l'intervention devraient être discutées dans le cadre d'un groupe participatif où des jeunes et différentes catégories d'intervenants (responsables de maisons d'hébergement, infirmiers, policiers, médecins, psychologues, etc.) seraient impliqués. Par exemple, nous pourrions imaginer la création d'un groupe pour chacun des CLSC.

Il est bien évident que la prévention et l'intervention auprès des enfants à risque et des jeunes passent par une décision politique, puisqu'elles bouleversent des habitudes et exigent des coûts. Il est clair que les enfants et les jeunes n'ont pas de pouvoir politique, mais nous pourrions, en tant que société, décider qu'ils ont des droits.

Références

- AGAR, M.H. 1977, Ethnography in the streets and in the joint, in R. Ed, Weppner, *Street Ethnography*, Sage, U.S.A., 143-156.
- BECKER, H.S., 1985, *Outsiders : étude de sociologie de la déviance*, Eds. A.M. Métaillé, France.
- BIBEAU, G., 1987, Repères pour une approche anthropologique en psychiatrie, *Regards anthropologiques en psychiatrie*, GIRAME, Université de Montréal, 7-15.
- CHENU, R., 1983, Au milieu de nulle part, *Autrement*, 237-245.
- COTÉ, M., 1988, *Les jeunes de la rue à Montréal, une étude d'ethnologie urbaine*, Thèse de doctorat (Ph.D.), Université de Montréal, Montréal.
- GAULEJAC, V., 1979, Se révolter ou se détruire, *Autrement*, 40-49.
- GIBBAL, J.M., LEBRIS, E, MARIE, A., OSMONT, A., SALEM, G. Position de l'enquête anthropologique en milieu urbain africain», *Cahiers d'études africaines*, XXI, no 1, 11-23.
- GOFFMAN, E., 1975, *Stigmate*, Éd. Minuit, Paris.
- GOLDBERG, M., 1972, Runaway Americans, *Mental hygiene*, 56, no 1.
- HANNERZ, U., 1983, *Explorer la ville*, Éd. Minuit, Paris.
- LAMI, M., 1983, *Enfants déchirés, enfants déchirants*, Éd. Universitaires, Paris.
- LECLAIRE, S., 1975, *On tue un enfant*, Seuil, Paris.
- LORD, G., MESSIER, C., 1985, *La fugue du foyer familial à l'adolescence : une revue de littérature*, Comité de la protection de la jeunesse, Gouvernement du Québec, Bibliothèque Nationale du Québec, Québec.
- SAINTE-MECHTILDE, Sr., 1946, La fille-mère - ses problèmes sociaux, diplôme en service social, Université de Montréal, Montréal.
- SELUSSE, J. 1979, Avec eux : le temps d'une respiration, *Autrement*, 27-33.
- SMITH, P., 1979, L'efficacité des interdits, *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 19, no 1, 5-47.
- UNICEF, 1984, Abandoned and street children, *Ideas Forum*, no 18.

SUMMARY

The street youth phenomena is an international and historical reality. It concerns all social classes, girls as well as boys and also even appears in social contexts where strict rules are applied. The study conducted in Montreal made use of anthropological fieldwork techniques. This article focuses on the street youth coping strategies. These young people pattern their attitudes on the relationship they had within their own family. Violence, abandonment and escape are expressed through the type of supplying relations, discontinuous relations, make-believes and instability.